

TEXTE 1 Extraits d'un article sous presse
in « AUX FRONTIERES DES ATTITUDES » *Mélanges en
hommage à GUY MICHELAT, Paris, L'Harmattan, 2002*

La patience expérimentale : de l' « expérience des groupes radio » à la socianalyse

*par Jacques & Maria Van Bockstaele
Centre de socianalyse, Paris*

Dans cette publication en hommage à Guy Michelat, Directeur de recherches émérite au CNRS, membre fondateur de l'AFS, cet article fait un retour sur l'expérience dite des « Groupes Radios » conduite par nous avec lui au Centre d'études sociologiques en 1954 [1] :

« C'est par le détour de cette lointaine “expérience GR” que nous voudrions évoquer l'imaginaire méthodologique de Guy Michelat en reprenant les lignes de force de cette expérience, celles qui, nous semble-t-il, restent présentes dans sa démarche ultérieure [2], celles qui ont structuré la démarche clinique d'intervention à laquelle il s'est associé jusqu'en 1959, la socianalyse.

Ce retour sur l'expérience GR comporte quatre volets : -1) un éclairage de la problématique d'origine de cette recherche, -2) la mise en œuvre de l'architecture expérimentale et les effets non anticipés, -3) la transmutation clinique des variables stratégiques : la simulation qualitative, -4) une interprétation des résultats de l'expérience selon notre regard actuel et quelques mots de conclusion sur la socianalyse. »

Les extraits ci-après reprennent quelques lignes du § 1 (celles résumant le schéma structurel de l'expérience GR), le §3 en son entier et la conclusion.

§1 : Un éclairage de la problématique d'origine de l'expérience GR

« A l'exemple du travail désormais classique de Lewin, Lippitt et White [3], il a semblé intéressant de construire une situation expérimentale qui reproduirait certains aspects de la conjoncture actuelle. Ainsi, il est banal d'écrire que certains pays sont divisés sur le plan national et que cette division reflète en général la séparation du monde en deux blocs. Cette situation politique de fait a des implications nombreuses qu'illustrent des événements aussi différents que la campagne à propos de la C.E.D. en France ou l'affaire Rosenberg et le maccarthysme aux Etats-Unis. Sur le plan psychosocial, la causalité complexe de ces différents phénomènes paraît pouvoir se ramener à un schéma du type suivant : un groupement national est divisé sur des questions fondamentales concernant le but à atteindre et les moyens d'y parvenir ; des sous-groupes s'affrontent et s'efforcent de s'influencer par tous les moyens, le sous-groupe majoritaire ayant l'avantage de disposer de l'appareil étatique ou bureaucratique; des groupes extérieurs soutiennent ou combattent l'un ou l'autre des sous-groupes en présence et leur action modifie les rapports des sous-groupes nationaux, souvent dans le sens d'un accroissement du conflit. [...]

La variable concernant les relations intergroupes (variable indépendante) correspond au concept de pression extérieure exercée par un groupe étendu sur un groupe restreint. Et comme il n'est pas possible de relier cette pression à l'étude générale des perceptions sociales et des processus d'influence (variables dépendantes), une situation définie a été élaborée qui doit permettre de contrôler ces perceptions et ces communications dans le cadre d'un dispositif qui s'efforce de traduire la situation actuelle, c'est-à-dire les phénomènes de division ⁽¹⁾ dans les groupes soumis à la pression de groupes extérieurs.

⁽¹⁾ *L'expression “phénomènes de division” semble préférable à celle de “phénomènes d'opposition”. En effet, le terme d'opposition est le plus souvent associé aux sous-groupes minoritaires et suppose une étude centrée sur ces groupes plutôt que sur les sous-groupes majoritaires. Le terme de division, au contraire, implique des relations symétriques et comporte moins d'a priori. Les notions de “déviation” et de “non-conformisme” ont été écartées pour des raisons analogues. Elles portent du reste la marque des groupes majoritaires qui les utilisent le plus souvent à l'égard des groupes minoritaires et elles sont péjoratives. » [1].*

§ 3 : « Transmutation clinique des variables stratégiques : la simulation qualitative »

La structure de l'expérience GR a confirmé la portée stratégique de l'étude de la double division interne et externe. L'engagement de notre démarche d'intervention analytique a tiré un parti immédiat de cette option théorique qui, en retour, nous a permis bien des années plus tard de nous réapproprier une lecture cohérente de notre travail expérimental¹.

En effet, en quittant le laboratoire et en nous engageant sur la voie clinique nous avons gardé de "l'expérience des groupes radio" une ineffaçable disposition consistant à « penser toute chose exactement comme toute chose est pensée en laboratoire, c'est-à-dire comme une question d'expérimentation ». Mais, cette expérience nous avait laissé un sentiment de malaise face à la réification obligée des sujets, pourtant fortement impliqués dans leur tâche de "naïfs" comme dans celle de "compères". La puissance des pressions exercées au travers des leurres mis en œuvre créait un contexte présent, actif et déroutant². Dans le même temps, nous sentions que la manipulation expérimentale imaginée évoquait de fortes analogies avec des situations propres à la vie sociale, aux rapports sociaux, aux pressions et aux divisions internes et externes, aux illusions de diverses natures dont se bercent ou auxquelles s'affrontent les acteurs engagés dans leur action et dans leurs institutions d'appartenance.

La socianalyse s'est fondée dans ce creuset multidimensionnel [4]. La pratique expérimentale avait contribué à nous faire percevoir les contraintes qui limitaient l'analyse du lien social. Ainsi, la fonction strictement codifiée du rôle de l'expérimentateur-meneur de jeu rendait impossible une réciprocité *hic et nunc* entre l'observateur et l'observé. Nous avons cherché à surmonter cet obstacle en instaurant un partage du regard expérimental avec nos interlocuteurs, d'abord les demandeurs de formation via le "T Group", puis d'intervention³. Sur cette voie, nous poursuivions notre exploration des relations intra-intergroupes.

Avec l'expérience GR, nous avons constaté la puissance de mobilisation et d'organisation contenue dans la relation intergroupe. A nos yeux, ces relations étaient devenues un levier pour l'investigation et l'analyse du fonctionnement social. Devant ce constat, nous avons fait le pari d'une équivalence entre la relation intergroupe et la relation observateur-observé, laquelle nous paraissait poser un problème central de méthode en sociologie de terrain. Ce pari s'appuie sur l'idée que cette relation n'est un paradigme pour la recherche en sciences sociales que parce que la relation intergroupe est une dimension majeure de la vie en société. En conséquence, et dès l'origine, la socianalyse a fait de cette relation un axe de son investigation [4] (voir 279 et 287). Ce choix a été concomitant de la constitution d'un collectif analyste⁴. La relation perçue,

¹ C'est en 1978 que nous avons repris les archives de l'expérience avec le concours de Guy Michelat. Cette date correspond à un moment précis de notre parcours socianalytique. En effet, en référence à notre pratique expérimentale, nous avons conçu la construction de notre outil clinique, en bref la "situation socianalytique", en formulant à chaque étape une consigne écrite comportant une définition de la tâche analytique prescrite et de ses règles d'accomplissement. Cette consigne était remise à nos interlocuteurs et dénommée communément « règle ». Trente deux règles successives ont été énoncées et mises à l'épreuve sur le terrain entre 1956 et 1976. La conception et la mise en œuvre de notre collectif analyste ont évolué parallèlement à cette construction. Nous n'avons rouvert le dossier de l'expérience GR que lorsque nous avons éprouvé la conviction que notre outil clinique était enfin stabilisé. La "règle" n°32 (19/11/76) représente le dernier état effectif de la formulation de la situation socianalytique.

² L'expérience GR a fait l'objet d'une nouvelle exploitation (Van Bockstaele & al. ouvrage en préparation). En liaison avec Guy Michelat, cette exploitation informatique et statistique a été conduite avec le concours d'une équipe composée de Frédérique Lisacek, Béatrice & Philippe Bartolomey y Guiliani et Jean Guichené.

³ Le T Group, abréviation de "Basic Skill Training Group" est une pratique de formation développée à Bethel (Maine) au "National Training Laboratory in Group Development" (Bradford, 1953). Le "T. Group" - groupe de diagnostic ou groupe de base selon les traductions qui en ont été données - a fait l'objet d'un numéro spécial du *Bulletin de Psychologie*, n°158-161, 6-9/XII, «Psychologie sociale : groupes» paru en février 1959, qui rend compte de travaux et de réflexions engagés par des chercheurs ou des utilisateurs entre 1955 et 1958. En octobre 1956, nous avons introduit, dans la procédure habituelle du T Group, une modification visant à créer des relations intragroupes et intergroupes : les participants constituaient deux groupes qui fonctionnaient alternativement en position de discussion et d'observation. Cette modification de procédure représente un point d'origine clinique de la socianalyse.

⁴ Voici le commentaire qui accompagnait la constitution de ce collectif dans notre publication de 1959 [4] : « Dès l'instant où la socianalyse s'applique à un groupe naturel, préexistant à l'analyse et lui survivant, l'objet visé dans la situation socianalytique peut être le comportement du groupe naturel lui-même et non plus le comportement des individus qui le constituent. Nos efforts ont tendu principalement à faire passer cette intention dans les faits [...] Cette conversion progressive n'a été rendue possible que par l'application que nous avons pu faire de la socianalyse sur nous-mêmes et sur notre équipe de travail. Nous voudrions citer et remercier ici les acteurs de cette expérience continue qui constitue pour tous une épreuve affective autant qu'intellectuelle, ancienne ou récente suivant le cas : René Carron, Jacques et Jacqueline Chobaux, Rosette Coryell-Avigdor, Colette Eichisky-

ADES

ressentie ou imaginée entre notre collectif et le groupe en analyse devenait l'objet principal de l'interaction observateur-observé.

Par quels mécanismes l'énergie mobilisée par la relation intergroupe se produit-elle ? Pourquoi s'investit-elle sur le collectif analyste ? Pourquoi les jugements sous-tendent-ils de telles capacités d'alliance ou de rupture ? Pourquoi les relations intergroupes pèsent-elles si fortement sur les relations intragroupes ? Et, plus fondamentalement : qu'est-ce qu'un groupe ?

Une conjoncture s'est créée au détour d'un échange avec un ingénieur automaticien qui, participant à une socianalyse, a déclaré qu'il avait vécu une "simulation sociale" [5]⁵. Ce terme correspondait à notre visée de reproduire des aspects fondamentaux du fonctionnement social. Nous passions de la miniaturisation expérimentale à la simulation qualitative.

Cette formulation prenait en compte la situation d'action, elle ne concernait plus la description des caractéristiques de l'observé comme le faisait la question « Qu'est-ce qu'un groupe? ». Elle traduisait le besoin d'agir plutôt que de décrire et, en conséquence, d'activer la relation entre observateur et observé comme principe d'analyse [7]. Cette transformation changeait le regard porté sur la situation d'analyse et dans le même temps renforçait l'obligation d'affronter techniquement la relation observateur-observé. Vue comme un "système couplé", la simulation ne pouvait être posée comme effective que si, dans le réel, toute entité sociale était également couplée, c'est-à-dire se trouvait en interaction codifiée avec au moins une entité sociale autre qu'elle-même. Réciproquement, si la simulation fonctionnait comme un système couplé, ce constat conduisait à supposer que le réel fonctionnait à l'identique et qu'en conséquence nous étions en présence d'un transfert spécifique que nous avons appelé : transfert socianalytique [8]. Ses manifestations en socianalyse permettaient de supposer que ce transfert se produisait dans les interactions entre entités, même s'il n'était pas identifié comme tel.

La relation entre le collectif analyste et le groupe en analyse mobilisait une énergie puissante. Nous étions enclins à considérer que cette énergie était produite et dispensée en fonction des fluctuations de la relation intergroupe et de ses répercussions effectives ou supposées sur les relations intragroupes. Dans la vie courante, la division du travail, les règles et les normes de la société concourent au contrôle social. Sous des formes multiples, les régulations visent à prévenir les crises et les explosions sociales. Cela suppose de repérer les mécanismes par lesquels elles se produisent, s'amplifient ou s'éteignent. Dans la situation socianalytique, quels étaient les analogues de ces mécanismes ?

Dans un premier temps, nous avons abordé cette question par le biais de l'objectivation de l'intention telle qu'elle était prise en compte dans la régulation des systèmes mécaniques [9]. Dans la simulation technologique comme dans la simulation sociologique, l'intention, ou la fin visée, est une donnée majeure. En pratique, la simulation technologique se donnait souvent pour but de remplacer l'opérateur humain par un système automatique qui recomposait les fonctions opératoires de telle sorte que soient optimisés les résultats du processus substitué. Le but, ou l'intention visée, était mesuré par l'écart entre la mesure attendue (input) et la mesure obtenue (output). Grâce à cet écart par lequel le système était régulé par construction, se trouvait objectivée, à tous moments définis, l'intention qui présidait à la conception du système automatique.

La réflexion sur la simulation technologique nous a aidés à saisir la dynamique de construction de l'action humaine, à comprendre, sans craindre de tomber dans le finalisme, le rôle de l'écart comme mesure de l'intention et, en conséquence, à concevoir l'importance des feedback et des processus de régulation afin de développer la capacité stratégique des acteurs [10]. D'où l'idée de simulation qualitative.

Ce retournement conduit à sortir d'une vision linéaire au profit d'un système "bouclé". Il définit un processus complexe dans lequel ce qui a précédé est l'anticipation de ce que l'action va produire comme

Barrot, Raymond Fichet, Miqui Fillioux, Claude et Micheline Magny, Jacques Malbos, Robert Meigniez, Guy Michelat, Marcel Moiroud, Jacques Paquet, Marc-Henri Piault, Feya Reggio, Pierrette Schein, Geneviève Schneider. ».

⁵ La pertinence de cette rencontre trouve une justification rétrospective dans l'émergence de la sociologie cognitive. Les sciences cognitives ont en effet trouvé leur origine dans le débat interdisciplinaire qui a produit la pensée et les outils cybernétiques. Bien qu'associée au démarrage des travaux de l'immédiat après-guerre, la sociologie n'a que peu maintenu sa participation à ceux-ci et peu exploité les notions nouvelles qui ont transformé bien d'autres disciplines. Traitant des limites de l'interdisciplinarité, J-P. Dupuy rappelle dans cet ouvrage [6] la présence aux confrontations interdisciplinaires (conférences Macy) de Lazarsfeld, Parsons, Merton, pour les sociologues, Köhler, Kubie, Lewin, Bavelas pour les psychologues et psychanalystes, Bateson et Mead pour les anthropologues. Pour des raisons diverses, aucun des chercheurs cités en sciences humaines et sociales n'a poursuivi de manière durable sa participation aux réunions cybernétiques.

ADES

résultat. L'intention, en effet, lie perception et action, croyance et action, elle mobilise une disposition intérieure des individus qui les font se connecter avec un environnement extérieur pertinent. Si l'on fait l'hypothèse de représentations et de comportements intentionnels partagés ou distribués, la question qui se pose est de savoir s'il est possible d'évaluer l'intention, en tant que capacité collective dans une entité sociale. Dans ce cas, seraient objectivés l'intention collective ainsi que son mode et son degré de partage ou de distribution.

Le débat cybernétique a contribué à renforcer l'introduction du cognitif en sociologie (Andler, 1992)⁶. Notre intérêt pour les phénomènes cognitifs n'est pas séparable de l'expérience GR dans laquelle nous avons tenté, sans parvenir alors à maîtriser notre projet, d'appréhender une détermination sociale active de la cognition par le jeu des relations intra-intergroupes. En disant détermination sociale active, nous ne faisons pas référence à la culture, mais à l'action. Certes, les données culturelles forment un cadre de règles, de valeurs, de pratiques qui fournit aux individus des repères sociaux et historiques ainsi que des croyances, des besoins et des désirs. Nous nous attachons essentiellement à considérer les composants, les processus et les interactions *en acte*. Dans chaque situation de choix, de décision, se trouvent engagées des ressources de toute nature, humaines, matérielles, techniques, financières, symboliques, etc. Ces ressources ne sont engagées qu'en raison d'une finalité d'action. L'intentionnalité en œuvre fonde et forme la charpente d'entités sociales durables ou temporaires, stables ou mouvantes selon les conjonctures [11].

*
* *

Conclusion : « De l'expérimentation à l'intervention : la socialanalyse »

L'expérience des « groupes radio » nous a conduits à retenir l'idée que la double division interne/externe constituait une base nécessaire au développement de l'action des groupes et des projets sociaux.

Les quatre ensembles actifs dans l'expérimentation, à savoir les “naïfs” et les “compères” (division interne), les “alliés” et les “concurrents” (division externe) représentaient des forces sociales réelles et simulées opérant à chacun des niveaux d'action : perception, langage, communications, comportements, jugements, décisions, etc.

La clinique socialanalytique nous a permis de constater que la dynamique d'un système social était effectivement produite et caractérisée par une double division interne/externe dont les constituants sont identifiés, hiérarchisés et traités dans un espace et un temps donnés. En effet, un système social, quelles que soient sa forme, sa dimension et sa production, agit selon l'état à un instant *t* de la double division interne et externe telle qu'elle est perçue, identifiée et appréciée par les acteurs concernés. La tension qui en résulte met en mouvement les capacités cognitives du système. Les processus qui s'engagent alors aboutissent à une mobilisation des capacités stratégiques, c'est-à-dire à concevoir, à réaliser et à évaluer des actes.

Le but théorique et technique de la socialanalyse est de réunir les conditions nécessaires pour accéder à l'observation de l'action *in situ* dans les systèmes sociaux. Ces conditions requièrent de maîtriser l'interaction observateur-observé dans une situation où l'observé (acteurs sociaux) est doté d'une capacité d'observation de la même nature que celle de l'observateur extérieur (collectif analyste).

En fait, l'accès à un système social n'est pas directement accessible à l'analyse sans encourir le risque de dévoiler des conflits non maîtrisés ou des intérêts cachés. Au plan du réel, les relations de pouvoir au sein d'un système social constituent un principe organisateur des rapports sociaux et de la production propre de ce système. Les relations de pouvoir s'exercent dans un espace codifié par la tradition, les règles et les usages. L'accès aux personnes, aux tâches, aux informations est réglementé selon des critères de différente nature (par ex., rang, compétence technique, confidentialité, etc.). La communication circule dans et par des canaux préparés. Les paroles s'ajustent aux configurations sociales rencontrées. Le champ de jugement dans lequel s'insèrent les acteurs est globalement orienté.

⁶ L'intégration de l'approche cognitive dans notre problématique théorique en interaction avec notre clinique analytique est liée de longue date au rôle heuristique de Nathalie Van Bockstaele.

ADES

Ces contraintes générales, chaque fois spécifiques, parce qu'elles ont une historicité unique, autorisent toutes sortes de modalités de fonctionnement, d'articulation des activités, d'agencement des ressources et d'ordonnement des tâches. En théorie, ces modalités sont toutes imaginables, en pratique, les choix sont surdéterminés par l'histoire, les structures, les valeurs qui y sont associées, mais aussi par des contraintes externes de protection, d'adaptation au changement, d'alliance, etc. Cet enchevêtrement de contraintes internes et externes est objet de représentations mentales élaborées à partir de l'activité, de la position, de l'expérience des acteurs.

Décrypter la complexité de la vie d'un système social suppose de concevoir un détour fondé sur les propriétés des processus sociaux. Selon notre hypothèse et notre pratique, les processus sociaux ont la caractéristique d'être reproductibles et substituables. Pour cela, au terme d'un lent cheminement, il nous a fallu comprendre le fondement du détour approprié. Parce qu'on ne peut prétendre décrypter la vie d'un système social, il faut déplacer la tâche à entreprendre en se saisissant de la pratique anthropologique la plus fondamentale, la relation observateur-observé. Concrètement, l'observateur, en l'occurrence le collectif analyste, devient l'objet d'analyse proposé à l'observé.

Dès le face à face entre les deux entités concernées, c'est-à-dire l'entité qui demande et l'intervenant collectif, rien ne se passera dès lors qui soit aléatoire. Les différents interlocuteurs ne se choisiront pas de manière fortuite. Leurs choix ne seront pas non plus arbitraires. Les préférences visibles ne se fonderont pas sur des critères d'empathie psychologique, elles traduiront essentiellement des perceptions relatives à la structure de pouvoir, aux positions favorisant l'alliance ou provoquant un risque de conflit. Les choix des interlocuteurs traduiront des intentions, des visées, des attentes. Les intentions d'action mobilisées, et ce qui en découlera, seront façonnées en fonction de l'état des relations internes et par l'impact des relations externes. Cet appariement social spontané et réfléchi ouvrira une voie d'approche à l'analyse du fonctionnement social et des processus à l'œuvre dans les relations intra et intergroupes.

Partant de la conception du fonctionnement social et institutionnel formulée ci-dessus, il s'agit alors de simuler un champ de forces qui possède des caractéristiques analogues à celles qui sont en œuvre dans la vie institutionnelle. La condition première est de créer une situation dans laquelle soient mis en présence au moins deux ensembles d'acteurs, ceux appartenant au système institutionnel demandeur et ceux appartenant au collectif analyste porteur de l'offre socianalytique. De cette confrontation émerge, par construction, un flux de représentations sociales, individuelles ou catégorielles.

Mais le travail en socianalyse ne peut pas consister à explorer les représentations concernant la vie institutionnelle quotidienne du demandeur sans risquer de rencontrer les mêmes obstacles que dans l'auto-observation directe. La confrontation doit être déplacée de telle sorte qu'un champ de forces simulé s'établisse et se développe. La tâche socianalytique est définie comme suit : *imaginer la vie du groupe des socianalystes et coopter les représentants pertinents* [du projet en analyse]. La confrontation devient inhabituelle puisque les interlocuteurs socianalystes sont, par vocation professionnelle, étrangers au système demandeur. La demande, par contre, n'est étrangère ni aux socianalystes, ni aux membres présents de l'institution concernée. Par le truchement de la demande, les représentations attachées à la vie de l'institution d'appartenance restent présentes, actives et étroitement connectées à la situation d'analyse.

Ce déplacement obligé exige d'être effectué dans une situation technique construite, réglée et protégée.

La situation doit être protégée : d'abord au sens hippocratique de "ne pas nuire", ensuite, au sens où la prescription technique fait partie du contrat qui engage les deux parties, enfin, au sens où la liberté de présence et de parole ne relève pas de la décision de l'équipe des socianalystes.

La situation est construite techniquement et contractuellement : la *tâche d'imagination-cooptation* à accomplir et les règles de son accomplissement sont écrites et affichées, la durée des séances est fixée. Un calendrier des séances est établi, les honoraires sont définis pour la période considérée. Un contrat matérialise l'engagement réciproque.

La situation est réglée : deux règles posent le principe de l'extension de la tâche d'imagination-cooptation, la *non-omission* et l'*abstinence*. Leur généralité laisse un champ large à leur application. Ce champ à explorer fait partie de la tâche et relève de l'interprétation.

ADES

Dans cette situation technique⁷, les socianalystes, de par leur fonction d'analyse, occupent une position de pouvoir symbolique. Ils ont la responsabilité, non le monopole, de l'interprétation.

Pour contribuer à l'interprétation du flux des représentations mobilisées, les socianalystes conjuguent des interventions non verbales et verbales. Ainsi, la composition variable et délibérée de leur groupe à chaque séance est une des modalités non verbales d'interprétation. Les prises de parole en séance s'effectuent sans ordre de préséance. Leur contenu exclut tout conseil, toute réponse aux questions directes, tout écho aux appels ouverts ou détournés. Les socianalystes ne censurent ni ne sanctionnent aucune opinion, aucun jugement, aucun sentiment exprimé à leur égard dans la situation. Ils n'incitent pas à l'expression. Autrement dit, la liberté de transposition du flux de représentations habituelles ("en grandeur réelle") autorise la construction progressive d'une mémoire propre à la situation simulée susceptible d'induire en retour un allègement du poids de jugement hiérarchique ou des pressions catégorielles diverses favorisant l'émergence d'une variété innovante et inattendue, apte à susciter l'oubli de pratiques rigides et de jugements a priori.

Le travail d'imagination-cooptation est une activité qui ne relève pas de la liberté d'indifférence. Les frontières qui lui sont attribuées et les modalités de leur détermination ressortissent à l'histoire, à la structure et au fonctionnement du système institutionnel demandeur.

⁷ Des formes dérivées de la socianalyse, créées entre 1963 et 1969, telle la technique ASC ou Action-Simulation-Cognition [12], [13], ont le même objet, la même finalité. Seules certaines modalités du dispositif sont adaptées aux contraintes *in situ*.